

L'ancien et le nouveau monde *Titanic* de James Cameron

Pierre Barrette

Number 91, Spring 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barrette, P. (1998). Review of [L'ancien et le nouveau monde / *Titanic* de James Cameron]. *24 images*, (91), 44–45.

Titanic de James Cameron



L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE

PAR PIERRE BARRETTE

Depuis le début du règne des *blockbusters*, nous avons été habitués par Hollywood à devoir faire l'équation suivante: plus un film a coûté cher, plus on y a investi de temps et de ressources, plus la campagne de marketing qui l'accompagne a été imposante, moins il y a de chances que le produit que l'on trouve au bout du processus soit original ou simplement intéressant, tellement le soin qu'on a pris à vouloir plaire à tous les publics (investissement oblige!) a fini par annihiler toute trace de risques dans le traitement. L'exemple ultime de cette logique, on le trouve dans les *Jurassic Park* et autres *Independence Day*, des films qui se réduisent pour l'essentiel aux effets spéciaux autour desquels on a brodé un scénario-prétexte. Pour cette raison même, il était tout à fait légitime de s'inquiéter en apprenant que la production de *Titanic* a englouti près de 250 000 000 \$, légitime aussi de prévoir pour cette raison même une expérience cinématographique certainement spectaculaire, mais sans surprise.

Or, si *Titanic* est en effet un film spectaculaire, c'est d'une façon absolument originale, et il apparaît aussi plein de surprises, parmi lesquelles la très grande intelligence d'un scénario qui réussit à faire de l'événement historique archiconnu et médiatisé une allégorie tout à fait neuve sur le passage de l'ancien au nouveau monde. Parce que le danger en s'attaquant à cette histoire,

c'était bien sûr de resservir à la sauce technologique des clichés qui font maintenant partie de l'imaginaire collectif de ce siècle (l'orchestre qui continue à jouer jusqu'à la fin, le stoïcisme de certains passagers qui refusent de croire que le Titanic soit en train de couler), l'auteur a bien pris soin de laisser en arrière-plan le destin collectif et réel des passagers pour imaginer une rencontre amoureuse qui soit l'illustration symbolique de ce destin en même temps que son épiphanie. Une part de la grande réussite du film tient dans ce choix (risqué parce qu'il expose le film à une critique de son «acuité historique»), qui permet à Cameron d'explorer autre chose que des lieux communs sans délaisser l'immense réservoir d'images fortes que lui offrait l'événement.

Le choix du réalisateur de privilégier le personnel plutôt que le collectif, de choisir l'intime au détriment du technologique est illustré de brillante façon dans une des premières scènes du film. Des chasseurs de trésors contemporains, mouillant au-dessus de l'épave du Titanic, reçoivent à leur bord une très vieille dame qui affirme être une des survivantes du naufrage, qui a eu lieu 84 ans plus tôt. L'un des spécialistes explique à la sympathique grand-mère, avec force détails et aidé d'animation informatique, les circonstances exactes dans lesquelles l'immense paquebot, après avoir touché un iceberg, s'est progressivement rempli d'eau avant de

se casser littéralement en deux. Mais Rose DeWitt n'écoute que d'une oreille, et son regard est ailleurs, perdu dans ses souvenirs, qu'elle propose aux membres de l'équipage de partager avec elle. Là-dessus, la caméra s'approche d'elle jusqu'à ne cadrer que ses yeux ridés mais pleins de vie qui, dans un fondu enchaîné à peine perceptible, se transforment en un regard de jeune fille, celle-là même qui s'apprête à embarquer sur le Titanic. Cette scène, en plus de permettre de faire l'économie de fastidieuses explications techniques tout au long du film, établit clairement son registre narratif: cette histoire nous est racontée, elle constitue un témoignage et à ce titre elle relève donc de l'expérience individuelle. De plus, on évite ainsi au spectateur, averti de la suite des événements, d'avoir à suivre le reste du film comme un suspense, ce qu'il n'est manifestement pas.

Mais ce registre délibérément intime n'empêche en rien l'œuvre de trouver des résonances très vastes, au contraire, puisque tout le film peut être vu comme une large métaphore du passage d'un monde à un autre. En effet, il apparaît clairement que le dessein de l'auteur est de montrer que ce qui coule avec le Titanic, ce ne sont pas seulement des hommes, des femmes, mais tout un monde un peu dépassé, le XIX^e siècle des grands industriels et des nouveaux riches, des petites marquisies et des grands-ducs, un monde où les castes sont aussi rigides que le corset des femmes et où les États-Unis constituent encore une sorte de terre promise pour les immigrants européens qui fuient la pauvreté des vieux pays. De toutes les versions (cinématographiques et télévisées) qu'on a proposées de l'histoire du Titanic, aucune n'insiste autant sur la représentation des classes sociales que le film de Cameron, mais ce dernier le fait d'une manière tout à fait radicale, en insistant sur la vitalité des uns (les immigrants) et sur la morbidité, la décadence des autres (les riches). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la narration proprement dite de Rose s'ouvre sur une tentative de suicide (la sienne) et s'achève sur un suicide réussi, celui de l'homme qu'elle aurait épousé si elle n'avait pas rencontré Jack sur le Titanic. L'auteur semble ainsi affirmer: «ce monde est en train de mourir, ce monde se détruira lui-même».

En ce sens, la rencontre entre Jack Dawson (Leonardo DiCaprio) et Rose DeWitt Bukater (Kate Winslet) représente bien un défi à l'ordre et aux conventions, un pied de nez à l'ordre établi qui préfigure la libéralisation des mœurs à laquelle assistera le



Jack (Leonardo DiCaprio) et Rose (Kate Winslet). Ce qui coule avec le Titanic, ce ne sont pas seulement des hommes, des femmes, mais tout un monde un peu dépassé.

XX^e siècle naissant. Il semble bien qu'on trouve dans la distribution des rôles l'une des grandes réussites du film: car il fallait, pour que cette incarnation réussisse, choisir des acteurs capables de porter par leur jeu à la fois le poids des contraintes de la classe sociale à laquelle leurs personnages appartiennent et la légèreté, la fraîcheur de leur âge et de cet amour grâce auquel ils cherchent à s'émanciper. Kate Winslet, parfaite en poupée de porcelaine capable de tours de force physiques impressionnants, incarne à merveille cette force dormante des jeunes filles trop sages, prise dans le corset des convenances mais prête à exploser; Leonardo DiCaprio, pour sa part, emplit littéralement l'écran de cette présence riieuse, lunaire et angélique qu'on connaissait déjà depuis ses autres films (*What's Eating Gilbert Grape?* et *The Basketball Diaries*, entre autres), mais il y ajoute une maturité neuve, une sorte de douce virilité, si une telle chose est possible, qui annonce pour lui une carrière fracassante. Ensemble, ces deux acteurs ne portent littéralement pas à terre tellement leur fusion est aérienne, ce que le réalisateur a capté mieux que tout dans cette scène où le couple joue les figures de proue à l'avant du bateau, pris par l'ivresse du vide et du vent, comme s'il volait, littéralement.

Entremêlée à l'histoire d'amour et donnant au film son sens le plus clairement allégorique se trouve une idée, une idée qui

sera la grande affaire de notre siècle: la liberté. Au départ, c'est le personnage de Jack qui incarne le plus clairement cette valeur, lui l'artiste bohème, sans attache, le voyageur impénitent qui a gagné son billet pour faire la traversée en jouant aux cartes. Mais au fur et à mesure que le film avance et que la relation entre Jack et Rose se concrétise, un subtil transfert semble s'opérer, qui fait de la jeune fille l'expression privilégiée de la liberté de choix, car c'est elle qui au départ n'est pas libre et doit travailler pour acquérir le précieux don. Ce qu'elle apprend auprès de Jack, c'est ce que bientôt toutes les femmes devront apprendre pour ne pas perdre complètement leur identité (cette perte étant figurée dès le départ par la tentative de suicide): la force, la détermination, le désir. C'est elle, Rose, qui doit libérer au risque de sa vie un Jack enfermé dans la cale et à la merci de l'eau qui monte, c'est elle qui prend les initiatives et qui démontre le plus de courage dans l'entreprise, refusant même la place qu'on lui offre dans un canot de sauvetage, en accord avec les règles d'un monde fondé sur un déséquilibre entre les sexes. C'est aussi elle qui survivra au désastre et qui pourra vivre cette «vie dans le siècle» une voie que Jack, en la libérant, lui aura ouverte. Dans une très belle scène de la fin du film, on voit Rose, sur des photographies qu'elle a apportées avec elle sur le navire, en train de faire de l'équitation ou

de piloter un avion, et on comprend mieux que tout ce film porte en fait sur la libération des femmes.

Il reste à dire quelques mots sur la forme du film, dont on peut regretter qu'elle ne soit pas, à l'image des œuvres d'art que Rose rapporte d'Europe dans ses bagages, plus innovatrice, plus moderne en fait. Car somme toute, c'est à un traitement assez classique que nous avons affaire avec *Titanic*, au respect d'une norme hollywoodienne surtout repérable à la construction très linéaire des scènes, à la perfection du détail dans chaque image, au souci d'une photographie parfois à la limite de l'académisme. Peut-être était-ce là la concession à faire au goût d'un très large public, pour pouvoir élaborer ailleurs, sur un autre terrain, les éléments d'une véritable œuvre forte, qui en définitive porte en elle autant d'innovation, de beautés, de surprises que des œuvres formellement plus avant-gardistes, mais qui n'ont pas cette jeunesse radicale du regard, qui n'emportent pas une adhésion aussi complète de tous les publics. ■

TITANIC

États-Unis 1997. Ré. et scé.: James Cameron. Ph.: Russell Carpenter. Mont.: Conrad Buff. Mus.: James Horner. Int.: Leonardo DiCaprio, Kate Winslet, Billy Zane, Kathy Bates, Frances Fisher, Bernard Hill, Jonathan Hyde, Danny Nucci, David Warner, Bill Paxton. 194 minutes. Couleur. Dist.: Fox et Paramount.